

## Un fils déchu de race surhumaine

David Dorais

Numéro 76, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2019). Compte rendu de [Un fils déchu de race surhumaine]. *L'Inconvénient*, (76), 71–74.

# Un fils déchu de race surhumaine

ESSAI QUÉBÉCOIS

David Dorais

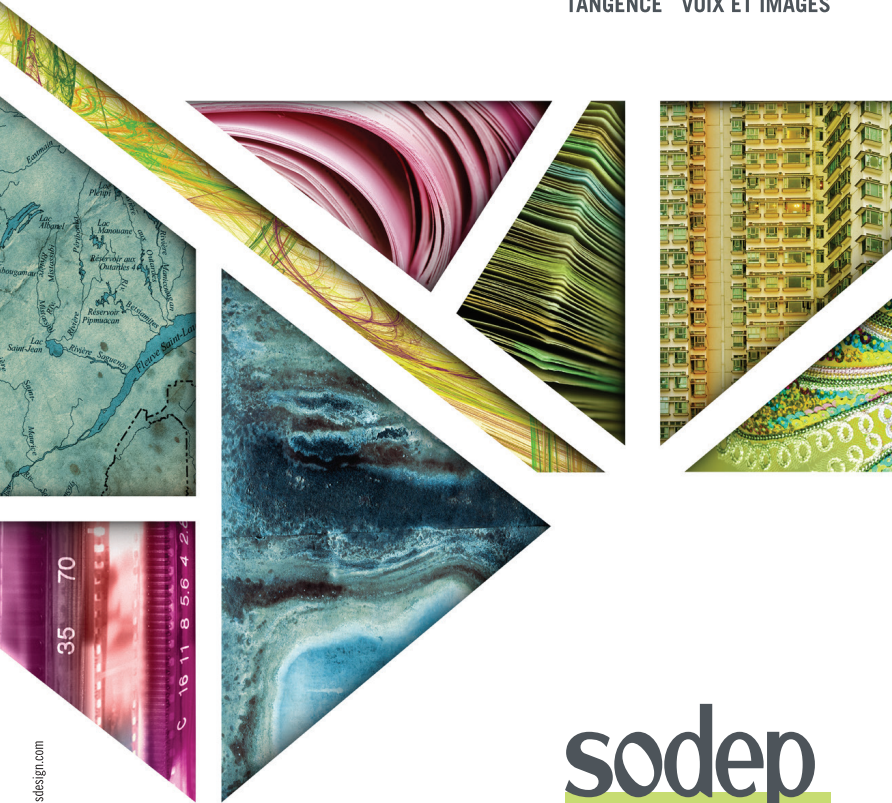
Dans son plus récent livre, *La Maison mère*, Alexandre Soublière mentionne à quelques reprises la chanson traditionnelle « À la claire fontaine ». L'auteur dit éprouver une profonde admiration pour elle, et ne l'entendre que les larmes aux yeux. Elle évoque pour lui le fleuve Saint-Laurent, voie d'accès au cœur du continent, que sillonnaient les coureurs des bois en rythmant leurs coups de pagaie du refrain si connu : « Il y a longtemps que je t'aime... » Si belle, en vérité, cette chanson, qu'il faudrait en faire l'hymne national d'un éventuel Québec souverain. Pour ma part, ce sont d'autres vers qui n'ont cessé de me revenir à l'esprit tout au long de ma lecture. Je repensais régulièrement au liminaire d'*À l'ombre de l'Orford* : « Je suis un fils déchu de race surhumaine / Race de violents, de forts, de hasardeux [...] » Les deux références ne s'excluent pas, au contraire : Alfred DesRochers fait lui aussi l'éloge des aventuriers, des chasseurs, des trappeurs, hommes rétifs à la contrainte

mais sensibles devant la femme, qui entonnaient avec émotion la même rengaine chantant l'eau si belle.

Le livre de Soublière a reçu un bel accueil l'automne dernier. Sa thèse centrale a été commentée par quelques penseurs, et pas des moindres, comme Gérard Bouchard et Pierre Nepveu. Résumons-la, cette thèse, elle est fort simple : le vocable *québécois* traînant des relents d'échec, de défaite, d'impuissance (notamment en raison des deux faillites référendaires), il faudrait procéder à un *rebranding* politique et adopter désormais le vocable *canadien français*, qui aurait l'avantage de ne pas faire venir à la bouche un arrière-goût d'amertume et de mieux s'ancrer dans le territoire nordique. En d'autres mots, sortir de notre purgatoire en changeant d'étiquette. La Révolution tranquille a causé une rupture trop radicale avec le passé et de toute façon elle a débouché sur un cul-de-sac, revenons donc à des bases solides grâce à une dénomination différente, plus représentative

# CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD  
VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS  
SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT  
LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ  
À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET  
NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS  
TICARTTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE  
QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES  
QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT  
JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES  
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS  
TANGENCE VOIX ET IMAGES



sodep

Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

SODEP.QC.CA

de notre véritable appartenance au continent américain.

Une telle idée n'est pas inintéressante et elle m'a plu au premier abord, surtout en raison de l'étrange mélange de nostalgie folklorique et de cynisme postmoderne dont elle procède. Car Soublière, publiciste dans la vie, semble voir l'identité comme une marque commerciale, que l'on peut manipuler à sa guise et remodeler selon les besoins du marché. Il cite l'exemple du Coke Zéro, au fond un simple Coke Diète, que l'on a rebaptisé ainsi pour attirer les hommes et ne pas leur donner l'impression de s'efféminer en buvant quelque chose de « diète ». L'adoption de l'étiquette *canadien français* ne relève pas d'une logique bien différente ou moins superficielle : on remaquille le produit et hop ! on se conquiert de nouvelles parts de marché ! Mais curieusement, cette peinture de façade a pour but, chez Soublière, de revenir à quelque chose de profond, de vital, d'existentiel : la signification même de notre présence au monde en tant que peuple, qui passe par un enracinement dans le passé et un élan vers l'avenir. Pour mieux exprimer la trajectoire singulière, l'épopée historique de ceux qui parlent français en Amérique, adoptons un graphisme plus edgy et des couleurs à la mode.

Cette proposition qui fait mine de prendre au sérieux l'identité québécoise me semble au contraire découler d'une vision de soi infériorisante, d'une désinvolture avec laquelle on n'oserait jamais traiter les grandes nations. Verriez-vous un Russe proposer sérieusement de renommer son peuple les « Slaves du Nord », ou les Anglais se décrire dorénavant comme les « Anglo-Saxons d'Albion » ? Ce sont les colonies que l'on débaptise et rebaptise au gré des caprices politiques, pas les véritables pays.

De toute façon, on voit bien ce qu'une telle idée a d'irréaliste. Au fil de la lecture, elle m'apparaissait de plus en plus comme une suggestion amusante destinée à stimuler la réflexion, voire l'imagination, plus que comme un véritable projet. Elle me faisait penser au petit pamphlet humoristique *Abolissons l'hiver* écrit par Bernard Arcand, qui suggérait de nous reposer durant l'hiver et de travailler plus fort durant l'été : même éloge paradoxal d'une solution qui peut nous amener à rêver le temps de quelques pages, mais qui ne se concrétisera jamais. Un changement de dénomination doit provenir d'un consensus fort au sein de la population. Or, personne au Québec ne me paraît prêt à s'enthousiasmer à l'idée de redevenir canadien français. Et puis, vous verriez les partis politiques que ça nous donnerait ? Qui irait voter

pour Canada français solidaire ou pour la Coalition Avenir Canada français ? Peut-être des membres du Cercle des fermières ou les quelques bérêts blancs qui sont encore vivants...

Surtout, la proposition de l'auteur n'a rien de neuf et constitue un concept déjà intégré dans la pensée québécoise. De la même manière qu'un explorateur européen aurait cru découvrir l'Amérique en venant y planter son drapeau un quart de siècle après Christophe Colomb, Soublière redécouvre l'américanité, pour laquelle on s'enthousiasmait déjà dans les années 1990. Plus de trente ans après Jacques Poulin, il raconte son *road trip* aux États-Unis et son étonnement devant un pays qu'il ne soupçonnait pas si parent avec nous. Il clame son amour du baseball et de Hollywood, et révèle que les valeurs québécoises ne diffèrent pas de ce sur quoi l'Amérique du Nord fonde ses idéaux, toutes choses que l'on explorait quand j'étais au bac en littérature (et ça commence à faire un bout). De nos jours, les références des nouveaux écrivains sont majoritairement américaines, non plus françaises. Le combat que propose l'essayiste arrive trop tard : il est déjà gagné.

On le voit, la proposition de Soublière, pour intrigante qu'elle soit, n'est guère étoffée et ne possède pas assez de substance pour alimenter un livre entier. Heureusement, l'argument sociopolitique ne représente qu'un tiers de l'ouvrage, dont l'intérêt se trouve surtout dans les parties restantes.

Le deuxième tiers de l'œuvre, entrelacé avec le premier, consiste en un récit postapocalyptique. Cela commence par une panne électrique généralisée à Montréal. Rapidement, les gens deviennent nerveux. On s'arme. On se regroupe en gangs. On entre dans les commerces pour voler les réserves d'eau potable. Le récit est prenant, captivant, parfois comique, comme dans cette scène où un Gérard Bouchard encore alerte saute sur un pillard et le tue en lui brisant la nuque. L'auteur et ses amis d'enfance se barricadent dans l'appartement d'un des leurs, quartier général surnommé la « Maison mère ». Ils s'échinent à survivre en récupérant ce qui traîne dans les environs. Ils finiront par être chassés de l'abri et devront aller chercher refuge au chalet familial d'Alexandre Soublière, quelque part en Outaouais.

Malgré la distraction que procure cette portion, il faut admettre qu'elle n'est guère originale. Les fins du monde pullulent sur nos écrans ces dernières années, et la litté-

rature québécoise n'échappe pas à la mode, avec par exemple *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin, *Oscar De Profundis* de Catherine Mavrikakis ou *Hivernages* de Maude Deschênes-Pradet. Les livres qui s'apparentent au film catastrophe font vibrer une fibre sensible chez le public en ce moment, mais gageons que d'ici quelques années ils apparaîtront datés.

Le livre de Soublière a été décrit comme une œuvre à mi-chemin entre l'essai et la fiction. Pourtant, son cœur ne me paraît reposer ni dans la thèse sociopolitique ni dans le récit d'anticipation. Il reste une dernière part à *La Maison mère*, sa part vitale, celle qui en constitue la raison d'être. C'est le témoignage personnel. L'auteur se met en scène avec transparence et liberté, racontant son enfance, son séjour à Vancouver, ses amours. Avant que je ne lise l'œuvre, quelques amis m'avaient prévenu : « Tu vas voir, il est imbuvable. » Ils parlaient de l'auteur. J'ai donc entamé ma lecture avec certaines préventions. Et je peux comprendre ce qui a horripilé mes amis. Soublière se dépeint dans une posture adolescente d'anticonformiste : il est celui qui n'a pas peur de penser hors des sentiers battus, de dire le contraire de la masse, de choquer le public en parlant de sexe et en utilisant des anglicismes dans ses livres. Le chic et la bien-pensance, très peu pour lui ! Réfractaire à l'autorité depuis son plus jeune âge, il se fait un devoir de rester idéologiquement indépendant et de provoquer les lecteurs pour leur faire voir la réalité autrement. Rebelle comme tout le monde... Je conçois bien ce que le personnage a d'insupportable, et pourtant il m'a attendri. J'ai pensé à Rousseau et à ses confessions. Dans les deux cas, on a affaire à une personnalité déplaisante et centrée sur elle-même, mais qui s'exprime avec tellement de sincérité, avec un désir si profond d'être compris, avec une authenticité tellement désespérée que je ne peux m'empêcher d'être touché. Je me suis pris d'affection pour ce Soublière qui, comme Jean-Jacques, nous présente son cœur sans craindre de passer pour faible.

On pourrait même se risquer à faire une analyse psychologique du personnage de Soublière (le véritable auteur nous demeurant évidemment inaccessible). Il semble souffrir, malgré les apparences, d'une carence narcissique, d'un sentiment intime de faiblesse qui le pousse à rechercher la force. Il est obsédé par les marques de grandeur. Il rêve de gloire. Il manifeste une admiration

pour le *standing* social et le mode de vie jet-set, les gens qui réussissent. Il raconte les lancements glamour auxquels il participe, se dépeint prenant un verre à Paris avec Cœur de Pirate ou coudoyant Dany Laferrière. Il s’imagine même, en plaisantant (mais peut-être pas tant que ça), remporter un Oscar.

C’est surtout la masculinité qui est à l’honneur dans son propos. Y a pas à dire, ça sent l’homme ! L’auteur accumule les signes de virilité jusqu’à la caricature. Le groupe qui se rassemble à la Maison mère est composé presque exclusivement de gars armés jusqu’aux dents. Soublière s’étend d’ailleurs sur sa position proarmes et avoue sa fascination pour l’armée américaine. La victoire militaire est un motif récurrent dans le livre. Pendant la panne d’électricité, l’un des frères d’armes émet l’hypothèse qu’il s’agit d’un coup du gouvernement américain pour mettre K.-O. ses concurrents et se hisser à un niveau d’où il ne pourra se faire détrôner. Sur une seule page se trouvent les termes *trillionnaire, maître du monde, les boss de tout, dominer le monde et hégémonie mondiale*. Le rêve d’un retour au Canada français et à l’américanité relève du même tropisme viril : nos ancêtres étaient, pour l’essayiste, des aventuriers, des explorateurs, des gaillards puissants, à l’aise dans la nature et survivant à des hivers qui auraient tué des gens moins robustes. Race surhumaine, race de violents, de forts... Lui-même se fantasme sous les allures d’un héros, homme courageux et vrai suivant l’éthique du guerrier. Il dit d’ailleurs pratiquer le krav maga, art martial israélien réputé être l’un des plus brutaux et des plus efficaces.

Cette célébration de la masculinité aurait de quoi agacer. Rouler des mécaniques, de nos jours, suscite plus l’incrédulité que l’extase. Toutefois, j’y vois de nouveau un signe de faiblesse touchant, l’aveu implicite d’un manque de confiance. On cherche à camoufler un vide intérieur béant. On ne veut plus le sentir. L’essence de ce livre, ce qu’il raconte de façon sincère et éperdue, c’est une profonde perte de repères et la nécessité de remédier à cette carence existentielle (symbolisée par le chaos qui s’abat sur le Québec). D’une certaine manière, c’est une question de vie ou de mort. Un individu ne peut pas survivre dans une non-existence, pas plus qu’un peuple ne peut survivre dans un non-pays. Quoi de plus abominable que d’errer dans des « limbes identitaires », selon la belle expression de l’auteur ?

Vers la fin du livre, le personnage de Soublière déclare, en parlant du premier film de Xavier Dolan : « Il faut tuer son père pour pouvoir devenir un homme, mais peut-être qu’il faut tuer sa mère pour se donner naissance. » Désir de venue au monde, d’accomplissement, de conquête de soi, autant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Mais le temps n’est pas venu de se libérer. Le fils n’est pas encore assez fort. Le livre de Soublière témoigne d’un état d’impuissance et d’un intense besoin de retour vers les parents, vers la sécurité qu’ils procurent. Retour vers le père, par le culte du pouvoir, de la force, de l’argent, de la technologie. Surtout, retour vers la mère rassurante et protectrice, par l’élan nostalgique vers un passé glorieux et l’enracinement dans le socle même du continent. Ce n’est évidemment pas un hasard si le lieu de rassemblement des survivants se nomme la Maison mère : il s’agit littéralement d’un retour dans l’utérus. Et quand on le quitte, c’est pour trouver refuge dans le chalet qui appartient à la lignée maternelle. Sur place, la mère du héros mourra, ce qui lui garantira une divinisation, le passage à un statut immatériel, omniprésent et omnipotent.

L’œuvre de Soublière exprime donc un fantasme désespéré de régression, qui ne s’explique pas par un manque de maturité, mais par une détresse insupportable menaçant le cœur même de l’identité. Parfois, on souffre tellement qu’on a besoin de retrouver la protection que nous offraient nos parents. *La Maison mère* témoigne d’un profond malaise personnel, qui est peut-être aussi celui d’une génération, voire d’une société. ■

LA MAISON MÈRE  
Alexandre Soublière  
Boréal, 2018, 286 p.